

Lucius Shepard

# Louisiana Breakdown



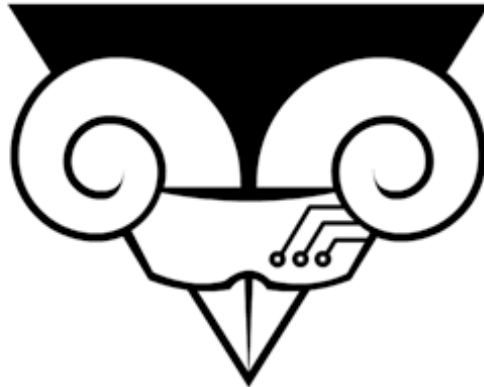
# Louisiana Breakdown

Lucius Shepard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Bérial'

Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.

Traduit de l'anglais [US] par Henry-Luc Planchat.

ISBN : 978-2-84344-449-4

Parution : août 2012

Version : 1.0 — 29/08/2012

Illustration de couverture © 2007, Philippe Gady

© 2003 by Lucius Shepard

© 2007, Le Bérial' pour la traduction française

© 2012, Le Bérial', pour la présente édition

## Préface à l'édition française

Si la ville de Graal, en Louisiane — où se situe l'histoire que vous allez lire —, avait réellement existé, il est fort probable qu'elle aurait aujourd'hui disparu. Le 29 août 2005, l'ouragan Katrina s'abattit sur la côte du Golfe du Mexique, provoqua des dégâts estimés à plusieurs milliards de dollars, laissa derrière lui des milliers de sans-abri, redessina le littoral, modifia le cours du fleuve Mississippi et démontra finalement que le gouvernement des États-Unis s'intéressait bien peu à la protection et au bien-être de ses citoyens les moins fortunés. Cette dernière assertion peut s'appliquer à d'autres gouvernements, voire à tous, mais il n'est pas dans mon intention de poser ici une critique politique, d'accabler tel groupe ou tel individu, en particulier George W. Bush et sa clique, qui ont déjà subi tant d'attaques (dénigrer davantage cette bande de pitoyables malotrus reviendrait à vouloir tuer un scorpion géant en lui vaporisant un minuscule jet de Baygon). Les semaines qui suivirent la catastrophe ont fait naître bien des rumeurs — sur la disparition d'un grand nombre de personnes, sur l'indigence des fonds publics, sur les crimes perpétrés par la 82<sup>e</sup> division aéroportée et sur de nombreuses autres histoires. Suffisamment de rumeurs, en fait, pour donner du grain à moudre à une douzaine de commissions d'enquête du Congrès... ou fournir la trame d'une centaine de romans. Soyons certains que ces énigmes ne seront jamais éclaircies ; et j'imagine que ce n'est pas plus mal. Le passé de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane a toujours engendré de sombres mystères associés au culte vaudou, aux pirates, à la United Fruit Company et à bien d'autres affaires qui n'ont jamais été véritablement résolues.

Les ravages les plus visibles de Katrina sont ceux qu'a subis la Nouvelle-Orléans elle-même. La ville survivra mais ne sera plus jamais la même, sinon comme relique de son propre passé. Pour faire une analogie avec le vaudou, nous pourrions dire qu'elle est devenue une sorte de zombie — le corps est toujours vivant, mais l'esprit a subi un

terrible choc. Le Quartier Français reste prospère, et le centre, où siègent les entreprises, se porte bien ; les chantiers navals ont été relativement épargnés et d'autres industries se relèveront, car la volonté de persévérer est toujours grande lorsqu'il y a de l'argent à gagner. Mais une bonne partie des banlieues dévastées ne seront jamais reconstruites. Elles n'étaient liées à la ville que par la proximité géographique et s'appuyaient essentiellement sur une économie parallèle. Du travail au noir pour de petits artisans, garagistes, couvreurs ou blanchisseurs. Ces quartiers — Ninth Ward, certaines parties de Metairie, Saint Bernard, Lakeview, etc. — ont été irrémédiablement ruinés et leurs résidents se sont trouvés dispersés dans tous les États-Unis. De plus, les grandes citernes de pétrole de Saint Bernard ont été détruites et leur contenu s'est déversé sur des kilomètres carrés, rendant inhabitable une partie des terres adjacentes. En parcourant ces banlieues aujourd'hui, on a l'impression de traverser une région pétrifiée après l'apocalypse. Des maisons et des rues vides jonchées des dépouilles de ce que les gens possédaient : voitures, lits, bicyclettes, lampes, bureaux, tondeuses à gazon, tables, jouets, pianos, tout ça recouvert de boue séchée. Plus haut, dans le Quartier Français, des gens rient, boivent et font la fête, feignant de croire que le bon vieux temps est de retour et que Big Easy n'a pas tant souffert, mais dans Metairie, à Saint Bernard et dans Ninth Ward, ces endroits qui ont véritablement façonné l'âme de la ville, on pourrait entendre une mouche voler.

La situation est différente sur la côte. Non parce qu'elle a eu moins à pâtir de Katrina ; en fait, elle a subi davantage de dégâts. Certaines localités côtières ne sont plus qu'un amas de gravats et ne seront jamais reconstruites ; il ne reste pas un seul bâtiment debout. Il faudra peut-être vingt ou trente ans aux autres villes de la région pour retrouver la stabilité qu'elles possédaient en 2005. Cependant, le caractère d'une région entière est considérablement plus difficile à détruire que celui d'une seule agglomération, et je ne doute pas que les conditions nécessaires à la formation d'une ville comme Graal seront réunies un jour... En fait, je pense qu'elles sont déjà réunies. Les habitants de la côte du Golfe du Mexique sont habitués à voir leur toit s'envoler et leur vie bousculée. Ils s'y attendent. Et tandis qu'à la Nouvelle-Orléans un événement étrange est célébré en grande pompe et intégré à la légende sulfureuse du lieu, il est considéré comme naturel dans les régions côtières. Au cours de l'histoire, bien des choses curieuses ont échoué sur le littoral du golfe. Au dix-neuvième siècle, il n'était pas rare de croiser sur la plage un groupe de Chinois errants qui demandaient le chemin de New York — le capitaine du

navire qui devait les y conduire clandestinement, craignant le mauvais temps ou les garde-côtes, les avait largués là en leur disant qu'ils ne tarderaient pas à atteindre Manhattan s'ils marchaient vers l'est. De nos jours, il est plus courant d'y trouver un ballot de marijuana ou une caisse de homard du Honduras bourrée de cocaïne. Des créatures mutantes abondent dans les marais pollués par le pétrole. Des alligators albinos, des lézards bicéphales et des cafards tellement gros que les gens les promènent en laisse et leur donnent un nom. Les trafiquants d'armes, de rhum ou de drogue ont connu tour à tour des jours fastes. Ce qui est également le cas des messies autoproclamés, des envoûteuses, des guetteurs d'OVNI, des sorcières Nanigo<sup>1</sup>, du Ku Klux Klan, des criminels en série de tous poils, des assassins à la retraite ou encore en activité, des braves types, des sales types et de tous les autres. Dites-vous bien que cette côte est le lieu de rendez-vous d'une multitude de gens bizarres et d'événements étranges, et d'un ouragan comme Katrina, qui contient déjà en lui une douzaine d'ouragans miniatures, avec des vents assez puissants pour faire exploser n'importe quel anémomètre... Je ne serais pas surpris que la conjonction d'un tel ouragan et d'un endroit si particulier puisse créer les conditions propres à engendrer une ville comme Graal, la faisant basculer de son univers fictif dans la réalité. Aussi, si d'aventure vous allez faire une balade dans le sud-ouest de la Louisiane et que vous tombez sur une station-service délabrée où quelques vieux portant bretelles écoutent du base-ball à la radio en crachant leur jus de chique dans un pot, que vous passez ensuite devant une gargote et que vous apercevez après cela une fenêtre décorée de symboles occultes, un conseil : méfiez-vous et levez le camp au plus vite. Car si ce n'est sans doute pas Graal, c'est manifestement un endroit tout aussi bizarre, un de ces endroits où il est préférable de ne pas s'attarder. Ignorer ce conseil, c'est au mieux courir le risque de réaliser combien il demeure fort peu de magie dans ce monde, et combien elle est employée à des fins misérables. Au pire, c'est tomber amoureux. Et il ne faut *surtout pas* tomber amoureux dans pareil lieu. Croyez-moi sur parole et lisez donc ce qui est arrivé à Jack Mustaine...

Lucius Shepard

1<sup>er</sup> août 2006

---

<sup>1</sup> Culte afro-caraïbe. (N. d. T)

Lucius Shepard – Louisiana Breakdown

*Pour Mark et Nancy Jacobson*



1.

22 juin

Vous avez déjà entendu parler de cette petite ville qu'on appelle Graal, en Louisiane, un trou perdu quelque part sur la côte du Golfe du Mexique ? Sa raffinerie de sucre fermée depuis des lustres ? Ses eaux où la pêche intensive n'a guère laissé de poissons ? On y trouve quelques vieillards tout secs en pantalon à bretelles qui écoutent du base-ball sur la radio de la station-service. Crachant leur chique de Red Man, ils lisent les plaques d'immatriculation des voitures qui passent sans ralentir, fonçant vers un endroit meilleur, dont les vieux bonshommes n'admettraient jamais qu'il puisse exister. Le quartier des affaires est à quelques rues de Monroe Street. Des boutiques dans des immeubles de trois étages en brique friable, construits au début du siècle, comme on peut le voir sur les photos de l'époque. Des publicités presque effacées sont peintes sur les murs, représentant des machines à coudre, des réfrigérateurs ou des chaussures à la mode dans les années trente, mais les vitrines sont si sales que Dieu seul peut savoir ce qu'on y vend aujourd'hui. Des voitures miteuses et des pick-up cabossés sont garés dans la pente, les pare-chocs rafistolés au Bondo, le pare-brise décoré par les décalcomanies à pois des restos Ragin' Cajun. Des boutiques d'articles de pêche, des entrepôts de céréales ou des quincailleries, aux façades couvertes de panneaux de plastique blanc, avec des enseignes portant des mots mal orthographiés en caractères noirs autocollants et des prix dont les chiffres sont posés de guingois.

Amarrés à la jetée délabrée qui s'avance dans une crique du Golfe, des bateaux de pêche dont toutes les surfaces métalliques sont brunies par la rouille, des drapeaux bleus et crasseux noués en tortillon autour d'un mât brisé.

Une odeur de créosote émanant des caisses empilées.

Relents d'iode et d'essence.

Un pélican aux ailes déployées, perché sur un fût d'huile.

Il y a ici suffisamment de bars pour souler à perpétuité une population deux fois plus nombreuse, et plus d'ivrognes qu'il n'en faut pour les faire prospérer. Des rues latérales avec des baraques aux murs recouverts d'aluminium, certaines plus petites que les tombes qu'on peut trouver à la Nouvelle-Orléans dans le cimetière Saint Louis Numéro Deux. Une école primaire portant le nom d'un joueur de football. L'église de l'Assemblée de Dieu évoque une caserne blanchâtre et, séparée d'elle par une pelouse bien soignée, celle de Saint Jude exhibe sa charpente ornée d'un clocher à bardeaux qui la fait davantage ressembler à un temple épiscopal de la Nouvelle Angleterre qu'à un édifice catholique. Le dimanche, les paroissiens déboulent par les portes et s'assemblent sur la pelouse pour former un curieux mélange de prophètes de malheur et d'animistes mystiques. D'élégants messieurs opulents — veste écossaise, ceinture blanche et pantalon pastel — parlent d'investissement immobilier et de golf avec des hommes plus maigres qui portent des blousons de cuir noir et arborent des rouflaquettes à la Elvis Presley. Les épouses font des sourires en serrant leur sac à main contre leur taille. Des rêveries insignifiantes ondulent dans leur esprit comme des épis sous une brise légère.

Après les bâtiments de brique, les boutiques s'éclaircissent le long de Monroe, séparées par des terrains vagues où prospèrent des herbes folles, des palmiers nains, des touffes d'hibiscus et quelques chênes buissonnants ; des friches jonchées de canettes de bière, de préservatifs usagés et de journaux jaunis.

à la quincaillerie Crosson, on peut trouver un grand choix d'armes à feu, engager des paris ou s'inscrire au Klan.

L'Immobilière Joe Dill, l'Agence de courtage Joe Dill et la Société de construction Joe Dill occupent toutes les trois l'immeuble Dill, où résident également un dentiste, un médecin, un comptable et l'avocat plus ou moins véreux du coin.

Le poste de police, le coiffeur, la Banque Whitney.

Une galerie marchande, condamnée à l'aide de planches, comme un petit paquet de béton couvert d'une multitude de timbres-posters et de timbres-affiches annonçant des réunions paroissiales, des carnivals, ou présentant le visage des politiciens battus aux élections.

Un glacier Dairy Queen.

La nuit, des gosses restent assis sur les bancs de pierre installés devant le bâtiment, dans le halo du guichet de la caisse, à siroter leur milk-shake ou à lécher les boules de crème glacée surmontées d'une

fioriture, tandis que d'autres, dans leur voiture, paradent en petit cercle autour du marchand de glaces en faisant ronfler leur moteur, la radio à plein volume. Des jeunes de Graal-Haut, les Croisés de Graal. Cette année, une équipe de basket-ball est parvenue jusqu'en demi-finale du championnat de l'état, et tout le monde en était très fier. Avec du recul, on se rend compte qu'il se passe quelque chose derrière ce tableau : une sorte de cauchemar à la Norman Rockwell. Comme si ces gosses étaient programmés par quelque force maléfique, qu'ils prononçaient du Latin à l'envers et guettaient les ennemis de Satan. Des silhouettes sombres qui protègent leurs yeux de la lumière des phares et cherchent à savoir qui se trouve dans les voitures. Un couple se met à danser sur un air de heavy metal craché par une radio portative. Des papillons de nuit tourbillonnent au-dessus de leurs têtes, telles des âmes de damnés.

Un véhicule de police ronronne à l'arrêt, au croisement opposé de la rue ; un bout de cigarette incandescent brille derrière le pare-brise.

Des cris, des éclats de rires, des bruits de verre brisé.

Deux ombres qui passent rapidement devant Louisiane Hair Boutique, Dill's Liquors et Jolly's Lumber.

Dans la vitrine de Cutler's Lawn and Garden, une immense affiche présente des tracteurs d'un rouge brillant, des motoculteurs verts et des tondeuses à gazon jaunes qui parcourent un paysage rural idyllique, comme pour offrir une fenêtre vers un monde meilleur.

Au-dessus, un bandeau proclame voici le pays de John Deere.

Le motel Gulfview est constitué de six cabanes en stuc rose, au toit pointu, avec une piscine pour oiseaux près de l'accueil. De l'autre côté de la rue, le club le Bon Chance : une bâtisse de béton assez basse dont les vitres noires sont tatouées par des pubs criardes pour la bière Dixie ; sur le toit une enseigne au néon représentant une paire de dés qui roulent, passant d'un quatre et d'un trois à un double as. Le parking n'est jamais vide, la musique ne s'arrête jamais. Miss Sedele Monroe languit chaque jour sur le dernier tabouret du bar, à partir de quatorze heures et jusqu'à ce qu'il arrive quelque chose de fascinant, en soignant son âme de rouquine avec de mystérieux élixirs. Sa vie est une légende sulfureuse. On dit que vous n'avez pas vécu tant qu'elle ne vous a pas préparé un cocktail Charlie, mais ne laissez pas son œil vert vous fixer.

Le premier batteur de Presley, D. J. Fontana, joue au club de temps en temps. Il parle des tournées en Louisiane dans une Cadillac rose. Il raconte comment étaient les femmes, et comment les péquenauds voulaient les traiter. Des gens viennent de toute la région

pour l'adorer comme une sainte relique. Il est si vieux, disent-ils avec un mélange de compassion et d'admiration attendrie. Il est si vieux.

Deux hommes ont été tués récemment, l'un d'eux poignardé à une table de billard, l'autre battu à mort dans les toilettes.

Charlotte Slidell, habitant au 23 Golden Harvest, a disparu par une nuit d'avril, deux ans plus tôt. La dernière fois qu'on l'a aperçue, elle dansait au Bon Chance.

à cette époque de l'année, les nuits semblent toujours plus chaudes.

Les couchers de soleil sont fantastiques dans cette région. Il n'y a pas de travail mais le patriotisme se porte bien. Il paraît que c'est un endroit idéal pour élever des enfants. De hautes valeurs morales, un air pur. Les gosses, eux, sont impatients de partir. On peut d'ailleurs se demander pourquoi quelqu'un voudrait rester dans un tel trou, qui présente autant d'attraits que le vol d'une mouche au-dessus d'un déchet immonde. Qu'est-ce qui retient les gens ici, durant toutes ces années d'ennui et de désastres économiques, d'ouragans et de canicules ? La foi, voilà la réponse. Pas nécessairement la foi dans un Dieu ou dans l'Amérique. Rien d'aussi simple. Mais ces gens sont doués pour croire. Ils ont appris à croire à tout ce qui se révèle nécessaire pour préserver l'illusion de l'instant. Ils peuvent vous raconter des histoires sur l'Enfant du marais, sur le royaume du Bon Homme Gris, sur le vaudou et le mauvais œil, et comment envoûter n'importe qui, à condition d'avoir un peu d'argent pour payer la vieille sorcière Nanigo qui vit dans la mangrove, là où vrombissent les moustiques et où les alligators pataugent dans l'eau noire. Jésus est parmi nous. Tout comme Shango, Erzulie, Damballa et une douzaine d'autres. Une Vierge en plastique clouée sur le mur, surmontant l'autel où sont posés des cœurs en papier, des ciseaux cassés et un bracelet en poil de chèvre. Un ruban blanc noué autour d'un tronc de cyprès. Une centaine de bougies rouges qui brûlent sous un porche. Les croyants respirent doucement. Murmurent les mots. Ils sourient, ils hochent la tête. Le pouvoir occulte est ici. On entend des voix ineffables. Les saints anonymes de la persévérance se manifestent. C'est ici leur vraie patrie. Que vous y croyiez ou pas, les gens s'en moquent. Eux, ils savent, ils savent. Les secrets qu'ils détiennent ne peuvent pas être compris par des étrangers.

Miss Nedra Hawes, Voyance et divination médiumnique.

Avec le bruit d'un coup de chevrotine déchirant le feuillage, une bourrasque projette du gravier contre les vitres du restaurant Vida's Moonlight, une ancienne voiture ferroviaire peinte en blanc et décorée de groupes de lignes aux couleurs vives. Des *veves*. Des signes vaudou.

Après le restaurant, vers l'est de la ville, un chemin de terre bordé de cabanes de tir mène vers le Golfe. Shotgun Row. C'est là que vivent les noirs, quelques blancs pauvres et d'autres parias ; les cabanes se perdent dans les cyprès, dans les chênes de Virginie, dans les marécages. Après ce chemin de terre, après les limites de la ville et les taudis, après la route sinueuse qui conduit vers les quartiers où résident des citoyens plus riches, on trouve un sentier, à peine visible depuis la grand-route. Un petit sentier, étranglé par les buissons de chicorée, les indigotiers sauvages et les fougères. Personne ne vient jamais par ici, on n'y trouve ni calme ni apaisement. Les enfants ne sont même pas mis en garde. Ce n'est pas un lieu maléfique, juste un endroit oublié, ou que l'on préfère oublier. Lorsqu'on se tient là, à regarder les quiscales qui volètent dans les branches supérieures d'un chêne, les rais de lumière scintillant de poussière qui accrochent le sommet des buissons, à écouter les pépiements, les caquetages ou les raclements des grenouilles, on a l'impression qu'un être étrange vit dans ces ombrages, avec les lézards bicéphales, les grenouilles albinos et tous ces êtres mutants générés par la pollution ; un être énorme, pesant, lent et triste, qui ne représente pas une menace, sinon pour lui-même, un être vagabond, perdu et craintif, qui marmonne dans cette sombre verdure, regardant à travers le feuillage, prêt à plonger dans sa tanière au passage d'une voiture. Ici réside un puissant secret. L'air est imprégné d'une tension très ancienne. Mais qui la contrôle ? Ou qui contrôle-t-elle ? C'est un secret que personne ne désire connaître.

Plus loin, les marais sont veinés par des rubans d'eau noirâtre.

Le vent engendre une rivière, les arbres gémissent.

La toile d'araignée tremble, mais l'araignée n'est pas chez elle. La clarté de la Lune coule comme un liquide argenté sur les fils, toute la construction tintinnabule ; l'étrange squelette d'une trame de soie, symbole d'une vie immanente, fragile mais tenace face aux dangers, magnifique malgré les cocons des récentes victimes et les pattes d'un amant dévoré.

Le match de base-ball est terminé. Les vieux rangent leur blague à tabac et s'appêtent à regagner leur foyer. L'un d'eux tape le poste de radio d'un air dégoûté. Certains doivent s'y prendre à deux ou trois fois pour parvenir à se lever de leur siège. Devant la jetée, Joe Dill, un homme brun et musclé, en jeans et chemise de travail bleue, sort de la cabine d'un bateau de pêche, jette sur le sol une clef anglaise et lève les yeux pour lancer vers le ciel un « Merde ! » retentissant. Derrière l'immeuble Dill, le parking se vide ; l'une après l'autre, les voitures quittent la ville en direction de l'est, certaines font une halte au club

le Bon Chance. Un vol de pélicans survole la digue ; ils agitent leurs ailes, puis se laissent planer en criant quelques syllabes énigmatiques contre le ciel couvert. Une grue avance avec une lenteur hiératique dans l'eau écumante du bas-fond. à l'ouest de la jetée, des bécasseaux ventrus sillonnent quelques lambeaux plus sombres de la plage. La tête renversée en arrière, ils s'immobilisent de temps en temps comme de minuscules professeurs prétentieux. Une Camaro Z-28 rouge métallisé fait crisser ses pneus dans Monroe Street ; un homme chauve qui ferme sa boutique dans un des bâtiments en briques lui lance un regard furieux en secouant la tête. Une dame fluette et ridée, vêtue d'une robe à col en dentelle, tapote le trottoir du bout de sa canne en revenant de chez Dill's Liquors, portant dans son sac à provisions sa réserve de vodka pour la semaine. Deux adolescentes, qui fument un joint en cachette dans la ruelle séparant la banque de la galerie marchande, la regardent passer d'un air sombre ; quand elle est hors de vues, les filles échangent un clin d'œil avant d'éclater en gloussements irrépressibles.

Quelque part, un chien enchaîné aboie comme un fou.

Les années tournent, se scindent, s'écaillent en journées. Et les journées s'écoulent comme la pluie sur une vitre.

Et maintenant vient le crépuscule.

2.

22 juin au soir

6 h 66

Une autre soirée moite, la conclusion d'une autre morne journée. Devant le porche de sa cabane, Vida Dumars regardait le Grand Nuage de l'Être dériver depuis le Golfe pour étendre son ombre sur la ville. Elle le reconnut grâce aux Neuf Formes, dont les bords s'effilochaient. L'unique fois où le Nuage était apparu, onze ans plus tôt, alors qu'elle venait d'avoir dix-huit ans, elle s'était enfuie de Graal pour aller vivre à la Nouvelle-Orléans avec le sorcier, Clifford Marsh, et elle sentit que cette nouvelle apparition était le signe d'un changement prochain dans sa vie. Cette perspective effraya Vida. Le changement était la dernière chose qu'elle souhaitait, surtout s'il entraînait des épreuves comme celles que Marsh lui avait fait subir. Elle aurait voulu pouvoir fermer la porte de la cabane et imaginer que le Nuage était parti. Mais cela n'aurait été qu'une preuve d'ignorance, et bien que Vida soit manifestement bizarre, et peut-être même folle, elle avait rejeté l'ignorance lorsqu'elle était revenue à Graal. Elle observa le ventre bosselé du Nuage pour y chercher un indice concernant le changement à venir. Un grondement dans le ciel. Une tâche de lumière métallique dans la grisaille de l'ouest. Mais non, aucun véritable indice. Au bout d'une heure, un peu assommée par la crainte et le découragement, elle rentra préparer son dîner.

Le Nuage finit par se déplacer vers le nord-est, traînant derrière lui un voile de nuit et d'étoiles. Vida se mit en route à travers les buissons qui poussaient derrière sa cabane, en direction d'un chemin sinueux et délaissé qui courait entre les palmiers nains, les acacias et

les rangées de bambou, pour aller se baigner dans l'Étang de Thalia. L'eau était ombragée par de gros chênes de Virginie groupés en halliers, les berges bordées de liserons d'eau et de fleurs sauvages. L'obscurité s'infiltrait entre les arbres. Le chant calme des cigales et des grenouilles, le murmure du vent. L'étang luisait du reflet des étoiles. Quand elle plongea dans l'eau, elle eut le sentiment de déchirer la couche d'une roche noire et curieusement perméable qui se refermait sur elle sans aucune ondulation. Elle était toujours surprise de pouvoir remonter à la surface. Lorsqu'elle secoua la tête, l'extrémité de ses longs cheveux châtain répandit une pluie de diamants. L'eau tranquille fut piquetée par les atomes encore vivants du démon qui avait été dissout ici un siècle plus tôt par une sorcière Nanigo. Vida se demanda s'il pouvait sentir sa présence, s'il pouvait en éprouver du plaisir. Parfois, elle en était certaine, à la manière dont l'eau de l'étang l'enveloppait et semblait l'enlacer, l'étreindre, avec plus de force que celle de l'océan. Et quelquefois cette seule pensée lui procurait autant de plaisir qu'un homme.

Elle nagea sous la nouvelle Lune, qui lui apparaissait comme les brisures bombées d'un miroir d'argent accrochées dans les interstices du feuillage. Ses pensées formèrent des images parmi lesquelles Vida se mit à flotter en évoquant de vieux amis. Une fois, ils étaient devenus l'incarnation de son désir. Les accessoires complexes de sa délectation. Ils représentaient maintenant pour elle la présence évidente des statues antiques, de lointains mystères délaissés comme ces sculptures des cimetières enserrées par la vigne, au marbre strié par les nervures écaillées d'un désir fou. Elle se remémorait ses jeunes années. Un certain gâchis, et tant d'hésitations, mais avec cet appétit évident, nécessaire, de rassasier son sang, ses seins, sa langue. Elle avait un peu l'impression que le temps s'écoulait plus lentement pour elle que pour les autres, comme s'il la traînait dans les vestiges de son sillage, l'immergeait dans l'ombre plutôt que dans la lumière de la vie, sans qu'elle puisse déterminer si c'était une bonne ou une mauvaise chose. De telles pensées l'alourdissaient, perturbaient la source de son équilibre. Elle devait nager pour rester à flot ; elle accomplit plusieurs traversées de l'étang avec la cadence rigoureuse d'un métronome. Elle s'efforça de réguler son pouls et les mouvements de ses longs muscles. Elle avait l'impression de creuser un tunnel, saisissant à pleine main cette eau noire pour la rejeter derrière elle et se propulser en avant. Régulièrement. Elle touchait la berge et repartait dans l'autre sens. Prenant de la vitesse jusqu'au moment où elle devait tourner de nouveau. Dans ses yeux, la lumière éclatait en fragments.



Quand elle eut fini de nager, elle s'allongea sur un rocher plat pour se laisser sécher, sur la rive sud de l'étang. La Lune la lécha de sa langue fraîche, une herbe se courba pour chatouiller sa cuisse. Vida était grande, environ un mètre soixante-quinze, avec de longues jambes, la taille fine, des hanches larges et une peau claire garnie de taches de rousseur qui rappelait la coquille des véritables œufs de ferme, et ces taches se regroupaient particulièrement entre ses seins. Ce genre de corps que les types regardaient bouche bée dans leur voiture arrêtée au feu rouge, en disant à leur pote : « Eh regarde ça, je me la ferais bien ! », avant de lancer une insanité et s'éloigner à toute vitesse. Les traits de son visage étaient marqués — trop marqués, auraient dit ses détracteurs, pour qu'on puisse parler de beauté — et ses iris brun foncé ressortaient nettement sur le blanc de ses yeux. Il y avait quelque chose d'intimidant dans la perfection sculpturale de son corps et le masque impassible de son visage. Elle semblait incarner un idéal de beauté, mais pas la chaleur et la délicatesse de cette beauté. Marsh l'avait appelée la Princesse — choisissant cette expression, non pas par gentillesse, mais pour la distinguer du reste de sa clique, pour insister sur le fait que la plupart des gens qui la regardaient lui trouvaient un air impérieux et glacé. Ils disaient que cette Vida était vraiment imbue d'elle-même, que c'était une sacrée bêcheuse. Et en même temps ils se doutaient confusément qu'elle était trop bien pour eux, que le destin lui réservait une mission particulière. Ils pouvaient à la fois l'aimer et la haïr, mais ils étaient tellement troublés par l'impression de force tranquille qui émanait d'elle qu'il leur fallait du temps avant de se rendre compte qu'elle était superbe. Pourtant, il s'agissait d'une impression trompeuse. Vida était bien plus belle qu'elle n'était forte. Elle avait épuisé la plus grande partie de son ressort pour s'arracher à l'emprise de Marsh. Au meilleur de sa forme, elle restait ombrageuse, sujette à des crises d'angoisse, et des cauchemars la tourmentaient chaque nuit. Elle se disait que Marsh les lui envoyait pour la forcer à éprouver ce qu'auraient été ces années si elle était restée à son service. Sa vie se réduisait à un effort pour lutter contre ces rêves et chaque jour le combat devenait plus difficile.

Une fois sèche, elle ramassa ses vêtements et prit le chemin de sa maison, sans même se rhabiller car elle aimait sentir l'air chaud sur sa peau nue. L'Étang de Thalia avait mauvaise réputation. Personne ne s'y aventurait après la tombée de la nuit... exceptés les enfants Guidry, dont la famille vivait, toute aussi nue que Vida en cet instant, dans les environs. Elle espérait qu'ils ne seraient pas trop excités en la voyant. Sa baignade avait effacé son sentiment d'abattement et le crissement des cigales et des criquets la réjouissait. Tout comme les

mouvements lents des palmiers nains, les passages ombragés entre les bambous. Mais en parvenant à une courbe du sentier, elle eut l'impression que la Lune, qui sautillait au-dessus des feuillages au rythme de ses pas, s'était mise à la suivre. Vida poussa un petit rire pour tenter de repousser cette idée, mais fut aussitôt consternée par le chevrottement de sa propre voix. Elle accéléra le pas. Les palmiers se hérissèrent dans le vent qui venait brusquement de se lever ; les acacias s'inclinèrent vers elle et le ciel bleu nuit descendit avec la lenteur pesante d'un chapiteau de cirque étoilé. C'était comme si la nuit venait soudain de changer de nature, comme si elle s'irritait de l'intrusion de la jeune femme dans ces lieux secrets. La nausée lui saisit le ventre et la fit frissonner. On aurait dit que des araignées grimpaient le long de sa colonne vertébrale. Elle secoua la tête. Vers le nord, au sommet d'une petite colline, un arbre mort, un chêne noir aux bras noueux et aux fines mains fourchues, sembla jaillir de nulle part pour imprimer sa silhouette maléfique sur son cerveau. Marsh, se dit-elle, c'est Marsh. Mais elle pensa aussitôt : non, ce n'est que le vent, la nervosité. Elle se mit à marcher encore plus vite, feignant d'ignorer les froissements et les murmures autour d'elle. Les buissons parlaient d'elle et racontaient d'horribles mensonges. Un bruissement éloigné sur sa gauche. Quelque chose se déplaçait en longeant le sentier. Elle se mit à courir, le souffle aigu. Ses vêtements lui échappèrent des mains. Des buissons cinglaient ses seins et ses bras ; des racines se dressaient pour agripper ses chevilles. Quelque chose, peut-être une punaise des bois, bourdonna près de son oreille et se prit dans ses cheveux, ce qui augmenta sa panique plus que tout le reste. Elle imagina un diable ailé qui s'enfonçait dans sa chevelure humide et emmêlée, prêt à percer son crâne pour y déposer ses œufs. Elle tira sur ses cheveux, les peigna nerveusement de ses doigts pour enlever l'intrus. Elle trébucha, s'affala à plat ventre à l'endroit où le sentier s'élargissait en une clairière sablonneuse et ovale parsemée de bambous.

Elle se retourna en étouffant un cri ; elle était certaine qu'un être monstrueux allait jaillir des fourrés. Rien, toujours rien. Des tiges jaunes, laquées par la Lune, et de fines branches qui pendaient mollement. Le vent avait cessé, le bruissement s'était tu. La clairière semblait s'être refermée sur Vida. Les ombres des bambous s'étiraient sur l'herbe et les monticules de sable. Cette quiétude l'effraya autant que le tumulte précédent. Si elle bougeait un muscle, le vent et le bruissement reviendraient. Elle resta appuyée sur les coudes, les genoux légèrement pliés, attendant qu'un indice prouve que la nuit l'avait pardonnée et qu'elle pouvait s'enfuir. Mais juste en face d'elle

l'ombre d'un bambou se mit à grandir. Pouce après pouce, l'ombre s'allongea sur le sol. Vida la regarda avec l'horrible fascination d'une proie pétrifiée par l'apparition d'un cobra. Elle refusa d'abord de croire ce qu'elle observait. Cela ressemblait trop à ses cauchemars. Et pourtant, c'était bien là. En train de ramper. Tel un tuyau d'ombre noire qui s'avancait entre ses jambes. Elle vit alors la grande tige de bambou, comme un tube luisant et doré qui s'élevait à la bordure de la clairière, qui s'allongeait, qui grossissait. Et plus il brillait, plus son ombre s'obscurcissait. Vida comprit ce qui allait arriver et sa frayeur devint si vive que pendant un instant elle crut trouver la force de se relever. Mais c'était une illusion. Son énergie l'abandonnait, sa volonté était brisée. Elle ne pouvait pas tourner la tête, ni même cligner des yeux, elle ne pouvait que regarder en tremblant. Son esprit était comme une pierre marbrée des couleurs vives que constituait sa pensée. L'ombre du bambou grandit encore et se mêla à celle de ses genoux. Puis elle la toucha. Hésita. Ce contact, la tension qu'il provoqua, lui donna l'impression que son crâne était rempli d'un liquide bouillant prêt à déborder. Par réflexe, ses hanches la trahirent et s'avancèrent. La peur était maintenant tellement intense, tellement assurée d'une suite inéluctable, qu'elle devenait comparable au plaisir. Et l'ombre la pénétra, d'abord avec lenteur. Puis elle plongea plus profondément. C'était froid... Dieu, que c'était froid. Massif et douloureux comme de l'acier glacé, creusant son chemin pour s'enfoncer complètement en elle, s'arrêtant un instant, comme l'aurait fait un homme. Le froid effaça les bruits, paralysa ses membres. Empalée, elle s'affala en arrière ; ses doigts recourbés arrachèrent au sol des poignées de sable. Ses hanches se soulevaient et le froid se répandait en elle, la forçait à s'abandonner. L'ombre se mit à aller et venir, à pilonner son bassin. Quelque chose se brisait en elle et elle pensa : il va me tuer. Elle en était presque reconnaissante — c'était trop dur à vivre. Mais elle se rendit bientôt compte que cette chose qui la brisait n'était pas la mort. Des vagues brutales jaillissaient du fond d'elle-même, d'un endroit que personne n'avait touché depuis bien longtemps... personne après Marsh. Et c'était le plus douloureux : savoir qu'il pouvait encore la posséder, qu'elle se tordait encore sur son membre. Elle aperçut la Lune. Anonyme, sans yeux. Mais la Lune la voyait pourtant, elle avait sa part dans cette scène. Tout comme les arbres. Qui gémissaient, parodiaient le plaisir. Elle se mordit fortement la lèvre pour éviter de participer à leur chorale. Chaque vague la soulevait avant de la rejeter sous l'horizon de la conscience, la ballottait entre une lumière aveuglante et une brûlante obscurité. Le ciel acheva de s'effondrer, les étoiles devinrent des

lucioles scintillant dans ses cheveux. Le sable lui picotait les fesses, les brins d'herbe collaient à ses cuisses. Le monde entier basculait. Elle atteignait la crête de dernière vague, cherchait à ne pas retomber de l'autre côté. Elle se battit, mais la vague était trop puissante. Mon Dieu. Le soleil noir. La chute. Des élans de plaisir, des spasmes. Le mieux que l'on puisse espérer en Enfer. Le sang repoussé par une tige d'ombre. Durant un instant elle se sentit accomplie, suspendue entre les choses et le néant, entre la lumière et les ténèbres, telle une offrande. Et l'instant d'après elle haletait, abandonnée, échouée dans un lieu dont elle ne parvenait pas à se rappeler le nom ni les détails. Ses doigts se détendirent, laissant couler des filets de sable.

Au bout d'un moment, elle se redressa et s'assit.

Tout semblait disloqué, comme s'il avait existé une unité auparavant. Un chaos disparate d'herbes, de fientes d'oiseaux et de boîtes de bière écrasées. Le bambou s'était retiré de la clairière. Les ombres n'étaient plus si nettes et la Lune avait perdu son pouvoir.

Pauvre idiot. Aller nager dans la chair du diable à l'approche de la Saint-Jean.

Marsh, pensa-t-elle, en développant contre lui une haine renouvelée, tout en craignant de ne pas croire qu'il était responsable, de continuer à se culpabiliser. Elle prononça son nom, le répéta sans cesse jusqu'à avoir l'impression de recracher ses semences maléfiques.

« S'il vous plaît, dit-elle, s'il vous plaît... j'ai besoin d'aide. » Et elle se maudit d'être si faible. Il était rusé, il ne lui laissait jamais rien à quoi s'accrocher, il voulait qu'elle doute d'elle-même. Elle eut envie de pleurer mais elle refusa de céder à cette tentation. Elle avait froid. Moins qu'avant, mais elle avait encore froid.

Elle finit par se lever et revint le long du sentier pour ramasser ses vêtements. Elle mit ses jeans et sa chemise à carreaux, roula sa culotte en boule. Elle enfila ses chaussures de tennis. Elle avait encore froid. Elle dressa l'oreille, écouta un moment les grenouilles et les cigales. Le clapotis du Golfe était perceptible, maintenant que le vent avait cessé. Elle avait l'impression d'avoir appris quelque chose, d'avoir acquis quelque connaissance secrète. Mais quand elle tenta de se concentrer sur ce sujet, elle ne remarqua rien de particulier. Vida Dumars a un passé, possède un restaurant et vit seule, un mystère pour tous ceux qu'elle rencontre. Voilà tout ce qu'elle était. Un amoncellement d'années merdiques, colmaté par de la fange. Elle avait besoin d'un secret, de quelque chose qui puisse l'aider à s'arracher à l'emprise de Marsh. Peut-être une rédemption, une illumination mystique devant l'assemblée des fidèles ébahis, un trou dans le cerveau pour recueillir l'huile sainte du Seigneur. Il n'y a plus rien à craindre

**Roland C. WAGNER**

[L.G.M.](#)

**Joëlle WINTREBERT**

[La Créode et autres récits futurs](#)

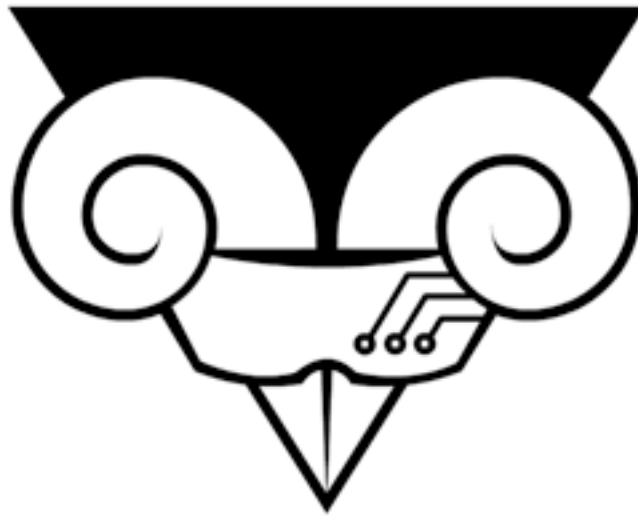
**A paraître en numérique**

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des cieux étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



# e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com) et sur [Facebook](https://facebook.com) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.